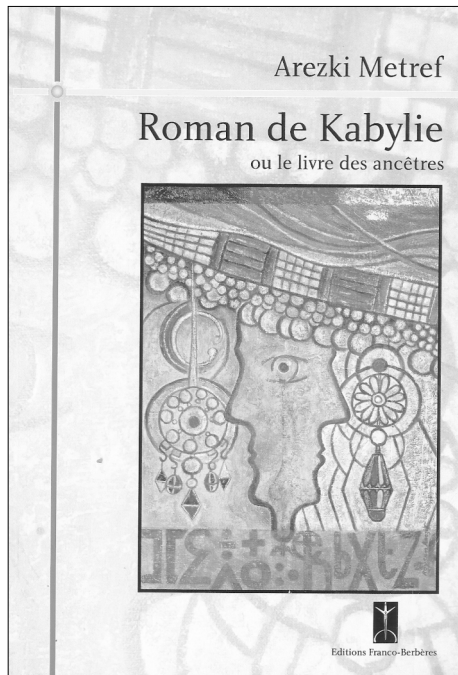


Paix du regard, tumultes de l'Histoire

par
Marie-Joëlle Rupp

Arezki Metref, *Roman de Kabylie*.
Le livre des ancêtres, Sefraber, 2010.



« Animal bizarre », c'est en ces termes que François Mauriac désignait l'écrivain faisant fonction de journaliste — à moins que ce ne soit l'inverse. Arezki Metref appartient à cette espèce. Chroniqueur, analyste, critique littéraire, reporter, il est aussi cet écrivain de talent à l'écriture polymorphe, à l'aise dans l'essai, la poésie, le théâtre comme le roman. Son *Roman de Kabylie*, sous-titré *Le livre des ancêtres*, paru chez Sefraber en 2010, dont Camille Lacoste-Dujardin signe la préface et Henri Alleg la postface, conjugue avec art l'enquête de terrain et la mise en mots poétiques de l'image et du vécu. *Roman de kabylie* appartient à ce genre du roman-reportage auquel Kessel, Cendrars, Vailland donnèrent dans l'entre deux guerres ses lettres de noblesse. Il s'agit là de littérature en direct, épousant le terrain, celui du reportage. En 2003, l'auteur entreprend un périple dans les Kabylies — Djurdjura, vallée de la Soummam, Bibans et Babors — qui donnera lieu à une série d'articles parus dans *Le Soir d'Algérie*. Chaque jour, ou presque, une destination, un village visité. Le soir

même, écriture pour l'envoi au journal le lendemain. Ce sont ces pérégrinations durant l'hiver 2003-2004 qu'il nous livre ici, suivies d'un second volet de voyages entrepris durant l'été 2004. Deux parties, deux saisons — neige et canicule —, vingt-trois escales. Deux tons sensiblement différents, le premier périple ayant été écrit à chaud, le second rédigé trois mois après l'enquête.

Qu'est-ce que la Kabylie ? Question posée d'entrée par l'auteur qui nous invite à dépasser les clichés communément admis sur cette région plurielle. Incursion dans l'histoire des singularités, sociologique, linguistique, culturelle et politique. Partant du constat que la Kabylie demeure aujourd'hui aussi méconnue des Algériens qu'elle le fut des généraux de la conquête, la démarche de l'auteur apparaît tout autant pédagogique qu'ontologique.

Écriture pédagogique par ce souci constant du détail historique qui inscrit la ville, le village dans un passé souvent glorieux, parfois tragique, tantôt proche, tantôt lointain. Les vestiges d'un aqueduc romain à Ifren convoquent la figure de l'empereur Antonin le Pieux. Sur la route de Sidi Aïch Massinissa se dresse en une statue monumentale et la lettre Z de l'alphabet tiffinagh pointe au sommet d'un édifice. Ailleurs, une oliveraie évoque les spoliations des tribus révoltées d'El Mokrani tandis que cheikh Aheddad, le guide de la confrérie Rahmánya, demeure encore dans les mémoires des habitants de Seddouk Oufella. En tout lieu, le culte des saints et les mausolées qui l'abritent témoignent des pratiques kabyles antérieures à l'islam. Lorsque le passé se fait proche ce sont des graffitis sur les murs à la gloire des *arouch*, des ponts dénommés « Printemps noir » qui répondent aux stèles érigées à la gloire des moudjahidine de la guerre de libération ou à la statue d'Abane Ramdane. Mais cette histoire partout présente serait peu de choses sans la parole des hommes et des femmes qui l'accompagnent. Peu de femmes d'ailleurs dans ces pérégrinations, sinon une journaliste à Akbou qui fait office de guide et quelques militantes du Printemps noir qui soulignent la connivence entre machisme et kabyliste. Dans cette quête, qui tient tout à la fois du pèlerinage et de la découverte, le narrateur se glisse dans la peau du poète errant, fusionne avec l'âme de Si Muhend u M'hend « avec ce ressort de l'émerveillement, cette disposition au partage des sensations et aux coups de coeur ». L'œil du poète capte les signes et les détails que nul ne relève. Ainsi le mot « liberté » tracé dans le sang du jeune supplicié sur le mur d'un café, Le Royal Liberté, situé rue de l'Indépendance. C'est cet « émerveillement fondateur » qui incite l'auteur à la rencontre de ces anonymes, grands dans leur simplicité, et de ces personnages hors normes comme ce montagnard, « laboureur des étoiles », qui à l'ombre d'un arbre l'interpelle : « Il me semble bien qu'à la page... de *Huis clos*, Jean-Paul Sartre a commis un impair dans l'accord des temps ».

L'errance du poète prend parfois des allures de balade nostalgique lorsque, croisant des hommes emmitouflés dans de blancs burnous, « sentinelles de l'ancestralité », il observe : « Je les regarde et c'est toute l'histoire d'une lignée, à laquelle j'appartiens, que je vois se mouvoir... ». La mélancolie s'abîme dans la désolation lorsqu'il assiste à Aït Yenni à la démolition du bâtiment abritant l'école où son grand-père fut élève à la fin du 19ème siècle avant de faire l'Ecole Normale. C'est de là, nous confie-t-il, que naîtra chez lui cette idée de l'errance initiatique.

Si le poète sait « humer l'air du temps » et sublimer les êtres et les choses, le journaliste-reporter, quant à lui, saisit les images-choc et analyse les situations. A Bordj Menaïel, où les stigmates du séisme du 21 mai 2003 sont toujours visibles, son oeil exercé repère la plaque qui indique l'UGTA sur des locaux en ruines : « On a l'impression que toute la ville a été laissée à l'état de débris par souci pédagogique ». Partant de ses observations, il déduit : « Ce n'est pas le séisme en soi qui est destructeur, c'est l'incompétence des hommes ». A Azazga, c'est le citoyen qui s'insurge en constatant les traces du Printemps 2001 dans la carcasse calcinée de la gendarmerie : « Comment peut-on compter sur un pouvoir qui tire sur les enfants qu'il est censé protéger? ».

Regard critique de l'écrivain voyageur, regard scrutateur quasi anthropologique aussi, lorsqu'il nous

convie à un mariage à Beni Mendes, le village du chanteur Akli Yahiatène, à la représentation d'une pièce de théâtre à Bordj Menâiel, ou dans tous ces cafés où l'on tape le domino sous les photos de Slimane Azem et des joueurs de la JSK : « Le café est une illustration de l'univers nostalgique de Slimane Azem funambulant sur le fil d'un tesson de verre entre l'ancestralité incarnée par l'ouate de la vie à Agouni Gueghrane et l'exil, symbolisé par la transhumance à travers les cafés, lieu d'attente, d'expectative, stations étranges pour étrangers ».

Roman de Kabylie, ce sont aussi des histoires individuelles, celle des guides anonymes qui jalonnent notre parcours, celles des grandes figures de la culture kabyle et universelle, comme Mouloud Feraoun à propos duquel l'auteur évoque Gabriel Garcia Marquez et Faulkner, Jean et Taos Amrouche et aussi Ahmed Azzegagh, « le poète torrentiel ». Histoires d'errance, histoires de départs, « lot commun des montagnards kabyles toujours persécutés par la faim quand ce n'est plus par un envahisseur ».

C'est cette Kabylie que l'auteur nous donne à voir, Kabylie pérenne, mais aussi Kabylie en danger, menacée par les mutations reléguant les solidarités traditionnelles sans rien proposer d'autre au flot de jeunes hittistes « en altitude » menacée par un chaos urbanistique faisant fi du sens esthétique et des règles d'hygiène les plus élémentaires. Dans son *Roman de Kabylie*, Arezki Metref nous convie à un voyage initiatique qui, dans un permanent va et vient, juxtapose la paix du regard aux tumultes de l'Histoire.



Françoise Cullet, *Encre de Chine avec calame*, 2009.

Entretien avec Arezki Metref



Arezki Metref (Photo : Slimane Si Mohamed)

« Voir vivre, parler, écouter, sentir, recevoir et transmettre des émotions. J'ai toujours été tenté par ces noces entre mes deux activités, le journalisme et la littérature. »

(A. Metref)

Marie-Joëlle Rupp : *Dans quelles circonstances avez-vous été amené à entreprendre cette démarche d'écriture?*

Arezki Metref : Il s'agit de deux séries de reportages pour *Le Soir d'Algérie*. J'avais envie, en accord avec la direction du journal qui a vite compris l'intérêt de cette démarche, d'aller humer l'air du temps dans une région où depuis un moment cet air était saturé par les gaz lacrymogènes, les fumées d'incendies, etc. A cette époque, disons de 2002 à 2005, intervalle dans lequel a été conçu et réalisé ce travail, la Kabylie était marquée par le mouvement

des *arouch*, par la mobilisation impressionnante et la répression. On assistait à une hyperpolitisation de l'image de la Kabylie dans les médias. Ça entraînait des polémiques. Disons qu'au départ, je voulais voir ce qu'il y avait derrière les polémiques. Je souhaitais entendre palpiter le cœur de cette Kabylie éternelle, à laquelle je crois car on a besoin de mythes, égale à elle-même sans doute dans la plus dure des tourmentes.

M.-J. R : *Pour dire la Kabylie, vous empruntez la voie du roman-reportage. Comment ces deux genres se conjuguent-ils ici et pourquoi ce choix?*

A. M. : Les deux genres se conjuguent car l'un comme l'autre visent le même but : raconter une histoire ou plutôt des histoires. En fait, ce qui rapproche ces textes du roman, c'est la présence prééminente de personnages qu'on voit vivre, parler, écouter, sentir, recevoir et transmettre des émotions.

Je crois que le reportage est d'abord un genre littéraire avant d'être un genre journalistique. Il fait appel à la fois aux facultés d'absorption du réel et de restitution par les mots. La nécessité de décrire convoque les dons de restitution quasi visuelle qui ressortissent de l'imagination, sinon de l'imaginaire. Je voulais aussi revenir peut-être au genre m'handien de l'errance. Voyage initiatique, où j'ai voulu rencontrer la fiction. Je l'ai trouvée souvent dans la réalité. Le genre a eu ses heures de gloire avec Ibn Battuta ou, plus proche de nous, Blaise Cendrars. J'ai toujours été tenté, pour ma part, par ces noces entre mes deux activités, le journalisme et la littérature.

M.-J. R : *Quelle place peut encore trouver ce mode d'écriture auprès des lecteurs face à la concurrence de l'image et du film documentaire ?*

A. M. : Evidemment, l'écrit peut sembler ne rien peser devant l'audiovisuel. Pourtant, ça marche encore. Il y a vingt ans, on annonçait la fin de l'écrit devant l'avancée conquérante de l'audiovisuel. Mac Luhan prédisait la mort du livre devant les conquêtes de l'image et du son. Jamais on

a vendu autant de livres depuis que le chercheur canadien a émis sa prophétie. Je crois qu'il n'y a pas compétition parce que le documentaire et le livre s'adressent de fait à des publics différents. Bien sûr, si *Roman de Kabylie* avait été tourné en film plutôt que publié en ouvrage, il aurait certainement eu plus de public mais peut-être pas autant d'impact. Avec le livre, j'ai vraiment rencontré de vrais lecteurs, qui ont parcouru avec moi la Kabylie car ils participent à leur manière, puisque l'émotion contenue dans les mots donne du grain à moudre à leur imaginaire.

M.-J. R : *Il y a environ 7000 villes ou villages en Kabylie. Votre choix s'est porté sur une vingtaine d'entre eux. Comment avez-vous sélectionné votre itinéraire ?*

A. M. : Faire toute la Kabylie est impossible. J'ai voulu juste commencer et susciter peut-être l'envie pour d'autres de continuer. Le genre a été pérennisé par de jeunes journalistes qui ont découvert que l'univers dans lequel ils vivent, et qu'ils ont désappris à regarder, contient des richesses qu'il faut exhumer. L'itinéraire lui-même a été tracé en fonction du peu de temps qui m'était imparti pour la réalisation de ce travail, des moyens de transport dans une Kabylie où il ne fait pas trop bon se déplacer la nuit. Et puis, il y a eu le hasard aussi des rencontres. Cet itinéraire n'a pas été arrêté en fonction de quelque hiérarchie de sens ou d'importance que ce soit. Il y a des lecteurs qui l'ont compris comme ça. Je répète que ce n'est pas parce que je suis passé par tel village que je le considère plus important qu'un autre. Non. C'est juste que les conditions du voyage ne m'ont pas permis de voir tout ce que je voulais.

M.-J. R : *Bien que votre périple se soit déroulé durant la période d'éclosion du mouvement des arouch, on sent chez vous le souci de garder un regard objectif. Peut-on écrire un roman reportage sur la Kabylie sans, d'une façon ou d'une autre, entrer dans la polémique.*

A. M. : Je voulais éviter de « parler politique », non point par défaut d'engagement — que j'ai eu dans d'autres sphères —, mais parce que la Kabylie politique, polémique, était dans tous les journaux, et le demeure d'ailleurs. Mais dès que je suis arrivé à Tizi Ouzou, au troisième jour, la ville était paralysée par une grève générale. J'ai pris un café avec Belaid Abrika qui, ayant connaissance de mon projet, m'a dit : « Si tu es capable de parler de la Kabylie en évitant de parler de politique, je te tire mon chapeau ! ». Il avait raison. Mon projet allait bien vite être rattrapé par la question politique. Mes interlocuteurs ne me parlaient que du mouvement citoyen, des grèves, des gendarmes qui avaient tué des dizaines de jeunes en leur tirant dans le dos, etc. Les traces du combat et de la mort étaient partout dans les têtes des gens et dans les villes et villages. Partout, je trouvais les traces de la tragédie, et dans ma tête elles se superposaient à l'autre tragédie, et l'autre héroïsme, tel est l'immémorial irrédentisme kabyle. C'était en fait la même histoire qui se poursuivait. La résistance était, elle, dans l'air du temps. Les choses sont devenues alors pour moi très claires.

M.-J. R : *Cette enquête est aussi une quête, quête de soi, de ses origines puisque vous êtes kabyle. Le sous-titre, Le livre des ancêtres, en indique la teneur. Avez-vous le sentiment qu'elle ait abouti en ce qui vous concerne à une conscientisation, ou une transformation sous quelque forme que ce soit?*

A. M. : Toute quête est en quelque sorte une quête de soi. S'agissant de ce travail, je l'ai conçu un peu comme ça mais sans narcissisme. Le reportage est un genre collectif. Il met en scène divers personnages de la réalité et de la légende, du présent et du passé, et compose de ce fait un univers. J'en suis revenu transformé par une découverte stupéfiante pour moi : les ancêtres ne sont pas une idée abstraite, ils sont non seulement dans la vie quotidienne mais ils sont en nous à tous les moments. La seule question à laquelle je n'ai pas répondu et ne veux pas répondre est la suivante : « Que doit-on en faire ? ».

(Propos recueillis par Marie-Joëlle Rupp)

Marie-Joëlle Rupp est écrivain journaliste, elle a publié : *Vinci soit-il*, biographie de Claude Vinci, chanteur, auteur, déserteur (Préface de Gilles Perrault), Le Temps des cerises, 2006. *Serge Michel, un libertaire dans la décolonisation* (Préface de Jean-Claude Carrière), IbisPress, 2007. *Vigné d'Octon, un utopiste contre les crimes de la République* (Préface de Jean Lacouture), IbisPress, 2009 (Prix de l'Académie des sciences morales et politiques 2010). *Théodore Monod, Appel à témoins* (Préface d'Ambroise Monod), IbisPress, octobre 2010. Elle a collaboré à deux numéros d'*Algérie Littérature / Action* avec deux portraits biographiques : « L'homme qui marchait dans sa tête », portrait d'Arezki Metref, 2005 ; « Le Kabyle qui aimait la mer », portrait de Derri Berkani, 2006. Elle collabore à divers médias en France et en Algérie, dont *Le monde diplomatique* (pages livres) et *Le Soir d'Algérie*.

Originaire de Aït Yenni, en Kabylie, Arezki Metref a vécu à Alger à partir de 1956. Élève de l'Institut d'Etudes politiques d'Alger, il devient en 1972 journaliste, et collabore notamment à *L'Unité*, *Révolution Africaine*, *El Moudjabid*, *Algérie Actualité*. En janvier 1993, il crée avec Tahar Djaout et Abdelkrim Djaad l'hebdomadaire *Ruptures*, dont il est rédacteur en chef. Après l'assassinat de Djaout, il part en 1993 en France et ne retourne en Algérie qu'en 2001. Après avoir publié de nombreux ouvrages, il commence à peindre en 2003 et expose en 2004.

Poèmes

Mourir à vingt ans, Éditions Caractères, Paris, 1974.

Bonne année ou les joies perfides, Éditions du Stencil, Alger, 1977 (en coll. avec Abdelmadjid Kaouah).

Iconoclaste et riveraine (dessins de Tibouchi), Éditions de l'Orycte, Paris, 1986.

Abat-jour (préface de Jean Pélégri, illustrations de Claude-Henri Bartoli).

Sindbad, émeutier suivi de *L'Évanescence de Tin Hinan* (illustrations de Tala M'loult et Arezki Metref), Domens, Pézenas, 2004.

Prométhée, l'amour (dessins de Hamid Tibouchi), Domens, Pézenas, 2009.

Romans

Quartiers consignés, Marsa éditions (*Algérie Littérature / Action*, n° 2), Paris, 1996.

Donar, une saison en exil, Domens, Pézenas, 2006.

Roman de Kabylie ou le livre des ancêtres, Editions Franco-berbères, 2010

Théâtre

Priorité au basilic (préface d'Abdelkrim Djaad, illustrations de Dilem), Domens, Pézenas, 1997 [diffusé sur France-Culture le 23 mars 1998].

La Nuit du doute (préface de Nourredine Saadi, illustration d'Ali Silem), Domens, Pézenas, 1997.

Postscriptum à La nuit du doute.

L'Amphore (préface de Marie-Joëlle Rupp), Domens, Pézenas, 2002.

L'Agonie du sablier (préface de Belkacem Tatem, illustrations de Denis Martinez), Domens, Pézenas, 2003.

L'Intuition du désert

La fenêtre du vent, inédit

Essais

Algérie, Chroniques d'un pays blessé (préface de Denis Sieffert, illustrations de Dilem), Domens, Pézenas, 1998.

Algérie, la vérité mais pas toute la vérité (chroniques 1997-2002), Domens, Pézenas, 2002.

Kabylie Story, Casbah Éditions, Alger, 2005.